

Zeitschrift:	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber:	Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band:	10 (1977)
Heft:	4
Artikel:	Lecture d'un texte nazi : etude de sémantique historique
Autor:	Lenschen, Walter
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-870962

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LECTURE D'UN TEXTE NAZI

Etude de sémantique historique

Camarade Schmidt

Chaque année, le 23 août, je dois penser à Wilhelm Schmidt de Werdohl en Westphalie, chauffeur à bord d'un torpilleur, qui donna sa vie pour un camarade et qui disparut dans les profondeurs de la 5 Mer du Nord, au large des côtes des Flandres, un héros obscur dont l'ultime geste nous touche le cœur et élève l'âme.

Au début de l'année 1915 avait été formée au moyen de petits torpilleurs la flottille des Flandres, pour protéger les rives occupées. Elle avait la mission de maintenir cette importante zone à l'écart 10 d'attaques subites, de mener la guerre commerciale et d'entreprendre d'audacieuses percées jusque dans la Manche. Pour accomplir cette lourde tâche, il fallait ces nerfs d'acier et cette indomptable volonté de combattre qui furent ceux de Wilhelm Schmidt.

Lors d'un raid nocturne, ces quelques petits vaisseaux se trouvent 15 soudain face à l'ennemi dont les forces étaient de loin supérieures aux leurs. Décidés et tout pénétrés d'une joyeuse fierté qu'enfin c'était sérieux, ils engagent une lutte inégale. Le bateau A 15 où Schmidt est de service parvient après quelques minutes déjà à mettre hors combat un destroyer anglais. Cependant, toute sa témérité et tout son courage ne peuvent pas lui épargner son propre sort. Le bateau reçoit coup sur coup, et finit par disparaître, entièrement 20 démantelé, au fond de la mer. Munis de gilets de sauvetage, tous les camarades qui ont échappé au feu meurtrier ont sauté par-dessus bord, après avoir réussi à installer sept blessés graves dans le petit 25 canot de sauvetage. Au gouvernail Wilhelm Schmidt. Les rescapés ne se contentent pas de sauver leur propre vie. Leur regard cherche dans les vagues, cherche des camarades blessés qui luttent encore avec la mer. L'un après l'autre, ils sont recueillis dans la barque.

30 Bientôt le canot est surchargé. Il risque de chavirer même sous son poids, alors que les matelots découvrent encore un camarade grièvement blessé qui, abandonné, flotte sur les vagues. Impossible de le prendre encore, s'ils ne doivent pas tous périr.

35 Impossible ? Wilhelm Schmidt a reconnu le camarade qui lutte avec la mort: c'est le seul soutien de sa femme et de ses enfants, le seul qui fasse vivre sa famille. Peut-il voir la mort leur enlever le mari et le père ? Peut-il prendre sur sa conscience de rester là sans agir ? Qui s'inquiétera de lui, homme célibataire ? Lui aussi, une mère angoissée l'attend tout de même. Mais, avant lui, n'y avait-il 40 pas des milliers de jeunes hommes qui ont donné et qui donnent encore, jour par jour, leur vie pour la patrie ? — Wilhelm Schmidt ne s'attarde pas à réfléchir. Il saute par-dessus bord, dans la mer agitée dont il vient d'être délivré et, de toutes ses forces, aide à sauver le blessé. Puis, devant les yeux de ses camarades, sans mot dire, il disparaît dans les profondeurs de la mer.

Cette histoire se trouve dans un *Livre de lecture allemand pour l'Ecole Primaire*¹, qui s'adressait à des élèves de 10 à 14 ans. Dans notre perspective, il n'est pas important de savoir si l'histoire correspond à des faits réels.

Ce texte n'est pas destiné à un lecteur d'esprit critique mais de mentalité concevant entre les marins des rapports sociaux simples plutôt que compliqués, et qui n'éprouve pas le besoin d'être renseigné sur la hiérarchie qui pourrait régner à bord d'un navire. Les bateaux et leur équipage sont personnifiés, ils sont dotés de sentiments humains, alors qu'il n'est pas question de technique, de navigation et de hiérarchie à bord de ces bateaux.

Le texte n'envisage le sauvetage que par l'échange exclusif de Schmidt et du soldat blessé. Les solutions partielles n'existent pas : par exemple, Schmidt aurait pu demander le gilet de sauvetage aux soldats qui étaient dans le canot. Eux n'en avaient plus besoin, et lui aurait pu ainsi survivre à cette nuit d'août; on les aurait ainsi sauvés tous les deux, Schmidt et le blessé. Non, il devait couler, apparemment avec le gilet de sauvetage.

Le point de vue du narrateur paraît hésitant: dans le premier paragraphe, il a l'attitude de quelqu'un qui commémore l'anniversaire de la mort d'un héros, dans le deuxième celle de quelqu'un de bien informé sur la stratégie de la Marine de guerre, dans le troisième celle de témoin, et dans le quatrième il a connaissance de pensées que Schmidt n'a apparemment pas exprimées.

Parallèlement au rôle que le texte attribue aux jeunes lecteurs, il faudrait réfléchir encore à celui des professeurs qui doivent appuyer leur enseignement sur de telles histoires, dont celle-ci n'est qu'un exemple.

Ou bien avons-nous mal lu l'histoire ? Certainement. Dans quelles conditions pourrions-nous la lire correctement ? Quelle est la lecture adéquate ? Nous touchons là une question que l'on discute à nouveau aujourd'hui : le lecteur est-il impliqué dans le texte et comment ? Il semble qu'en lisant un texte on crée des relations entre le texte et d'autres systèmes de références. Les mots d'un texte ne se réfèrent pas seulement au texte lui-même, mais aussi aux choses avec lesquelles ils sont reliés par convention.

Pour revenir à notre question : comment expliquer qu'une partie de l'histoire de Schmidt nous paraisse aujourd'hui lacunaire, insuffisamment motivée, alors que cette même histoire en 1940 semble avoir été acceptée ? On pourrait faire une enquête empirique auprès d'un certain nombre de lecteurs. Comme jusqu'ici il ne s'est pas trouvé d'occasion, proposons une hypothèse ; peut-être que les éléments de l'histoire, en 1940, en Allemagne, pendant la guerre, se référaient à d'autres instances qu'aujourd'hui ? Schmidt se sacrifie ; peut-être qu'on avait alors une autre conception du sacrifice de soi ? Schmidt est nommé « camarade » plusieurs fois ; peut-être que la notion de « camarade » était alors particulièrement importante ? peut-être que des mots comme : héros (l. 5) - courage (l. 20) - combat (l. 19) - joie (l. 16) - sérieux (l. 17) - femme et enfants (l. 34) - famille (l. 35) - conscience (l. 36) - célibataire (l. 37) - mère (l. 38) - etc., évoquaient des idées auxquelles nous ne pensons pas aujourd'hui ? Probablement que les gens qui vivent aujourd'hui ont tant appris sur le nazisme qu'il ne leur est plus possible d'utiliser ces mots dans le sens qu'ils avaient alors ? La distance historique qui nous sépare du nazisme ne nous permet plus d'entendre ce que l'auteur a voulu dire par ces mots. Il faudrait donc, pour qu'il soit cohérent, compléter le texte avec les croyances implicites de l'époque.

Comment vérifier cette hypothèse ? Par exemple en relevant et en étudiant ces mots dans un grand nombre de textes allemands entre 1933 et 1945. Nous ne pouvons pas le faire ici. Nous allons simplifier le matériel et admettre que même dans des dictionnaires encyclopédiques non spécialisés il y a un consensus sur certains concepts. Que dit par exemple le *Meyers Lexikon*, une des deux ou trois grandes encyclopédies allemandes, pour le mot « sacrifice » ? Le tome 8 venait justement de paraître en 1940 dans une édition « totalement remaniée » de 1936. Sous le mot « sacrifice » se trouve

un article étonnamment grand; on y lit entre autres: « responsable devant la sensibilité germanique-nordique, chaque sacrifice n'obtient valeur et dignité que dans le sens de la communauté, c'est un investissement volontaire, indépendant et silencieux de sa propre force et personnalité pour imposer les buts de la communauté, particulièrement pour garantir et accroître l'existence et la force du peuple, sans attendre de sacrifice en contrepartie. [...] La satisfaction consiste à savoir que l'on a aidé la communauté. [...] Le national-socialisme admet l'esprit de sacrifice militant parmi les devoirs moraux fondamentaux attachés à la communauté et le place sous les lois de l'honneur et de la fidélité; les gens morts pour le mouvement national-socialiste, ses guerres, le travail, la science sont pour lui la plus haute réalisation de cette idée de sacrifice. » Le récit de Wilhelm Schmidt semble-t-il plus cohérent dans ce contexte ? L'« esprit de sacrifice militant » de Schmidt doit être un « devoir moral fondamental » qui n'entre apparemment pas en discussion lorsqu'il est pratiqué par des hommes au service de la « communauté ». Pour bien comprendre ceci il faut savoir que « communauté » représente également quelque chose de particulier. Cette même encyclopédie sépare strictement « communauté » de « société ». Une « communauté » devait être une « vie originairement commune »², fondée sur le « sang »² ou sur l'« hérédité »², elle exprimait une « solidarité » interne, essentielle ou « liée au destin »³. Par contre une « société » était considérée comme une association dirigée vers « certains buts »³, elle est déterminée par des adjectifs comme: « abstrait »³, « non-organique, a-biologique »³ et « atomisé »³. Schmidt se sacrifie d'une manière non rationnelle, pour quelque chose d'explicitement non rationnel. Nous commençons à voir comment ces concepts forment une espèce de système cohérent: sous « sacrifice », l'encyclopédie mentionne plusieurs fois « communauté »; dans l'article « communauté » nous retrouvons le « sacrifice »: « l'expérience [...] du destin commun dans un même espace mène à une communauté de sacrifice et de destin qui trouve son sens dans le sacrifice pour la camaraderie »⁴. On trouve donc côté à côté plusieurs composantes de l'histoire de Schmidt: camarade, sacrifice, destin (Camarade Schmidt, ligne 1) et une communauté qui naît de l'« expérience » du destin commun. En consultant la même encyclopédie à l'article « Erlebnis », nous trouvons entre autres: « Le national-socialisme a donné au concept « expérience » un contenu particulier. L'expérience de la guerre mondiale, des tranchées et des bombardements, de la camaraderie au front sont souvent considérés comme le point de départ du national-socialisme⁵. »

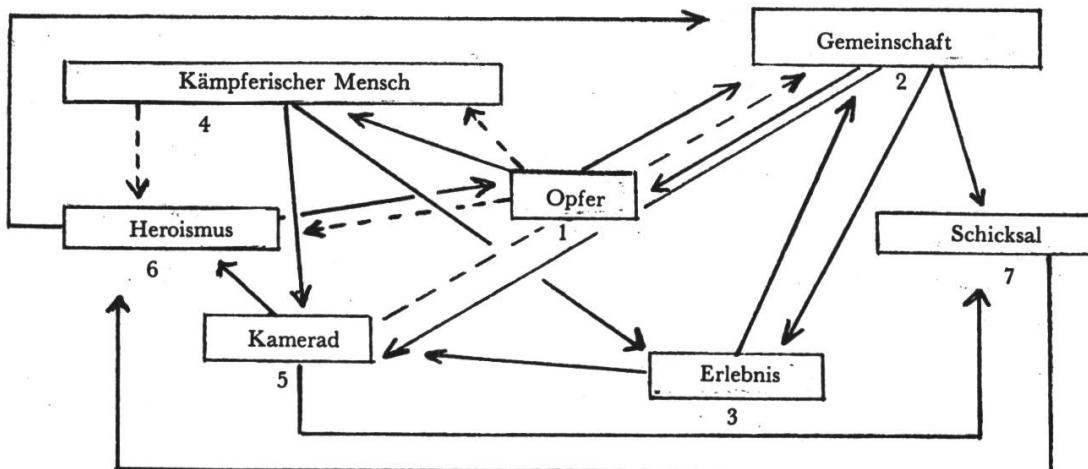


Schéma 1

Comme nous le voyons par le schéma 1, le concept de « sacrifice » (1) conduit à celui de « communauté» (2); celui de «communauté» (2) à ceux de «camarade» (5), «sacrifice» (1), «destin» (7), «expérience» (3); le concept d'«expérience» (3) mène à celui de «communauté» (2), «camaraderie» (5); «camaraderie» (5) mène à «communauté» (2), «destin commun» (7); «destin» (7) mène souvent — pour des Germains du Nord — à «héroïsme»⁶, «camaraderie» (5) a aussi affaire — d'après cette encyclopédie — avec «héroïque» (6): elle appartient à un «ordre militaire héroïque»⁷. L'article concernant le concept de «sacrifice» (1) renvoie explicitement à celui d'«héroïsme» (6), sous «héroïsme» (6) l'encyclopédie annonce : «Un héroïsme authentique se sent toujours lié à la communauté»⁸... — Bref: un système cohérent semble réunir tous ces éléments. Le schéma 1 tente de représenter ce système, et il faut noter qu'il ne figure aucun rapport de hiérarchie entre ces concepts, qu'il n'est pas complet et qu'il commence en un point choisi arbitrairement: avec le concept «sacrifice», suggéré par le récit du manuel. Cependant l'interdépendance des concepts est telle qu'on obtient un même réseau si on part d'un autre concept.

Les idéologies sont des systèmes soutenus par le langage qui se distinguent par le contenu de leurs concepts. C'est à peu près ceci qu'écrivait il y a quelque temps F. Dürrenmatt dans un essai prétendant qu'il a coulé plus de sang pour quelques vagues concepts que pour des affaires. Cet aspect de la systématisation du langage se manifeste dans les quelques concepts que nous avons vus jusqu'à présent. On a assisté à la création d'un système partiel dans lequel les concepts sont renvoyés l'un à l'autre, ils se soutiennent mutuel-

lement de telle sorte que le locuteur en vient à relier des choses qui autrement seraient restées pour lui dissociées ou différemment combinées.

Il faut rappeler que des systèmes semblables de relations entre les concepts, explicitement créés par l'encyclopédie, existent aussi dans le texte du manuel, bien que sous d'autres formes: « sacrifice » y est aussi relié à « camaraderie », celui qui se sacrifie est un « héros » (l. 5) et représente ainsi l'« héroïsme » de notre croquis; il possède une « indomptable ardeur au combat » (ll. 12-13) qui correspond à « Kämpferischer Mensch » de notre croquis; le « destin commun » est suffisamment explicite de même que le caractère d'« expérience / Erlebnis ». D'autre part, si on relève les mêmes concepts dans des encyclopédies précédant ou suivant la période nazie, on ne trouve pas la même cohérence dans ce système partiel de concepts.

Nous pouvons par exemple comparer le schéma précédent avec le schéma 2 qui représente les mêmes concepts relevés dans l'encyclopédie *Der Grosse Brockhaus* des années cinquante⁹.

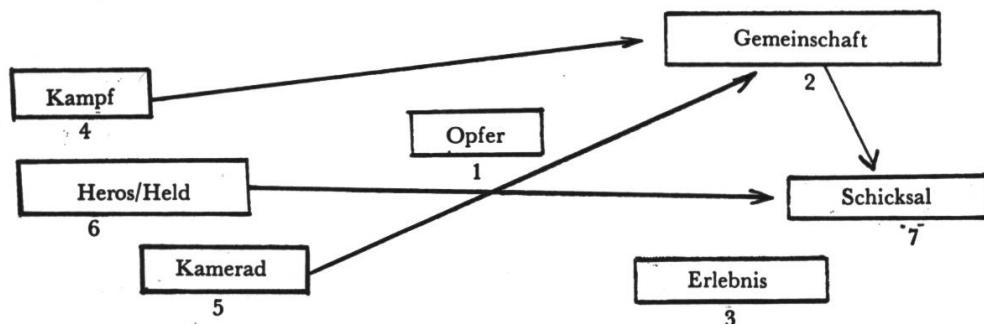
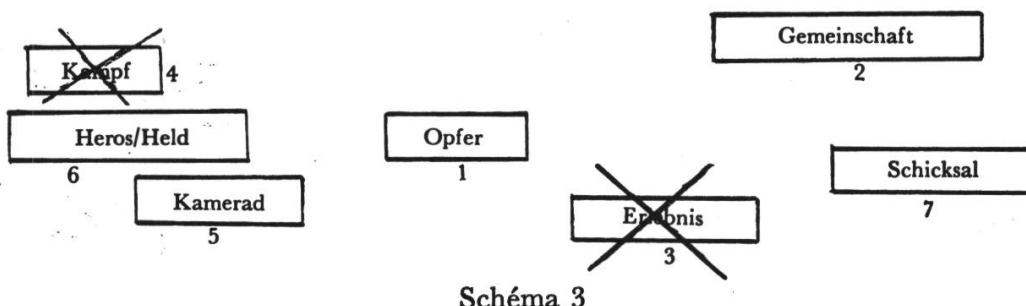


Schéma 2

Dans cette encyclopédie, la notion de « kämpferischer Mensch » n'existe pas sous forme d'un article entier, c'est pourquoi nous avons remplacé ce concept par celui de « Kampf » (4). — On constate que la densité des interrelations entre les sept concepts est nettement moins grande, il n'y a que *quatre* interrelations, au lieu de *dix-neuf* dans le dictionnaire nazi. Cette augmentation considérable des interrelations entre ces concepts nous montre un aspect de la stratégie nazie, qui consistait à trouver dans la réalité des éléments aptes à être insérés dans la fiction totalitaire. Dans notre cas, ces éléments étaient les rapports qui peuvent exister, dans une certaine mesure, entre les concepts en question. Mais, une fois insérés dans la fiction totalitaire, ces rapports étaient utilisés d'une manière qui échappait à tout contrôle.



D'autre part, le schéma 3 représente encore une fois les mêmes concepts, mais cette fois tels qu'ils sont présentés par l'encyclopédie Meyer de 1906¹⁰. Le résultat est remarquable : *deux* des sept concepts n'ont aucun article particulier dans cette encyclopédie, « Erlebnis » et « Kampf ». Pour les autres, il n'y a pas la moindre interrelation établie par le vocabulaire.

Ce système partiel de concepts ne se limite pas aux expressions que chacun de nous s'attend à voir marquées idéologiquement, mais comprend aussi des expressions qui à notre avis se réfèrent plutôt à la vie privée. Si des concepts comme « Erlebnis » ont été dotés, d'après les renseignements du dictionnaire, d'un « contenu particulier »¹¹ par le nazisme, ce sera valable pour des mots (et des choses) comme « mère, famille, honneur, humilité, décision, monument, travail », etc.; un grand nombre de mots voient en effet leur contenu changé, ce changement visant à créer une cohérence systématique de concepts. L'intention de créer cette cohérence est clairement énoncée par les auteurs de l'encyclopédie dans l'article: « Encyclopédie », où ils critiquent les encyclopédies traditionnelles qui veulent dispenser à tous la connaissance, de manière libérale, en partant de l'idée, fausse d'après eux, que « la connaissance est quelque chose d'objectivement juste qui peut se passer de jugement et de prise de position ». Mais le libéralisme se serait soldé par un échec, disent les auteurs, qui continuent : « après avoir grandi au sein de l'idée nationale-socialiste, c'est devenu une exigence absolue pour le peuple que de voir le patrimoine culturel dans le cadre d'une conception du monde refermée sur elle-même »¹². Linguistiquement, cela correspond à la tentative d'organiser des mots non terminologiques en une espèce de terminologie. Le contenu sémantique d'un terme est déterminé par son champ terminologique, alors que pour les mots qui n'appartiennent pas à une terminologie, c'est souvent le contexte qui assure la monosémie.

Parfois, il est mentionné dans l'encyclopédie que le contenu du concept a été modifié (cela flattait sans doute chez le lecteur un

désir de changement dû à la situation de l'époque) : « Dans cette acception le concept « camarade » est devenu le concept politico-social central du III^e Reich (né sous cette forme du vécu de la guerre) »¹³; ou bien : « Le National-socialisme a donné au concept « expérience » un contenu particulier »¹⁴; ou bien : « Le sentiment de l'honneur a le même sens que ce que nous appelons aujourd'hui « conscience morale » »¹⁵.

Pour en revenir à l'histoire de Schmidt, cette dernière explication nous permet en outre de placer dans le texte à proximité du mot « conscience » (l. 36) le mot « honneur », dans l'acception qu'il avait alors: l'« honneur » était « état et conservation de sa propre espèce, engagement et si nécessaire sacrifice de soi pour cette espèce... »¹⁶.

Et les quelques indications que nous avons relevées quant au caractère de la « communauté » nous permettent peut-être de mieux comprendre certains points dans l'histoire de Schmidt. Si « communauté » exclut tellement l'intellect, le rationnel, l'abstraction, il semble que les bateaux allemands représentent des « communautés »; et c'est pourquoi il n'est pas question, à leur égard, de l'aspect technique, rationnel de la guerre, mais uniquement des sentiments et des attitudes humaines. Les bateaux sont « pénétrés d'une joyeuse fierté », ils possèdent « témérité » et « courage ».

A la ligne 38 du récit, on parle de la « mère » de Schmidt. Nous avons établi des schémas sur la base des articles concernant le concept de « mère » dans deux encyclopédies différentes (N°s 4 et 5). La comparaison entre les deux articles montre comment la volonté nazie de créer des systèmes conceptuels se répercute sur les concepts individuels.

Le schéma 4 rend l'article complet concernant le mot « mère ». Il est tiré du *Grosser Brockhaus* de 1955; il est sensiblement plus court que l'article correspondant du *Meyers Lexikon*, bien que dans l'ensemble les deux œuvres aient la même dimension. On peut essayer de grouper les concepts utilisés: un groupe (en haut) comprend le mot « mère » ainsi que ses composés ; d'autres groupes (2 et 5) comprennent les concepts de « femme » et « enfant » qui en tant que « genus proximum » et « differentia specifica » entrent dans une définition du mot « mère ». Un groupe d'expressions adverbiales ou prépositives (4^e ligne) indique pour chaque jugement porté sur « mère » où telle chose a été pensée, et un autre groupe d'abstraits (ligne 3) dit *ce qui* a été pensé en différents endroits.

Le parallélisme syntaxique des phrases 2 à 5 donne l'impression d'un certain calme; le texte cite les conceptions d'autres personnes;

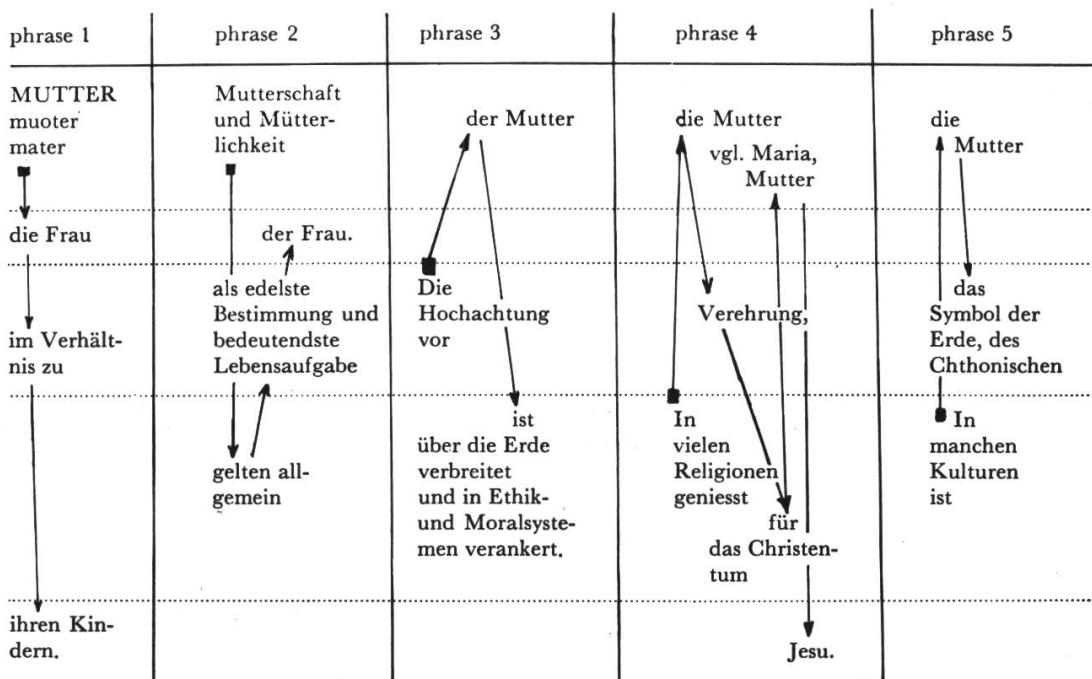


Schéma 4

dans notre société c'est un comportement que nous rattachons à un acte de communication typique : l'« information ». Et c'est un comportement qui est absent dans l'article nazi sur le concept de « mère », ainsi que dans beaucoup d'autres, tel qu'on peut le voir au schéma 5. Le texte ne manifeste aucune distance par rapport à ce qu'il écrit ; il nie l'exception (« absolument », « chaque » dans la phrase 3) ; l'acte de communication est destiné *et* à informer, *et* à persuader. Si on essaie d'appliquer la même subdivision en cinq rubriques comme on l'a fait pour l'article tiré du *Brockhaus*, on constate qu'une partie des éléments nécessitent la création d'autres rubriques. Evidemment, l'introduction de concepts supplémentaires replace ce concept dans un système plus vaste que le dictionnaire d'après guerre ; par exemple, non seulement les « enfants » sont concernés, mais aussi les « aïeux » et « petits-enfants » (phrase 3), ensuite le « peuple » (phrase 3) et finalement la « nature » (phrases 2, 3, 6). La mère de Schmidt a donc fait son devoir pour le peuple. Ces éléments sont soulignés avec l'arrière-pensée de favoriser la politique nationale-socialiste des naissances, qui visait à disposer le plus vite possible du plus grand nombre possible de représentants de la « race nord-germanique » et qui pour cela contraignait par tous les moyens la femme allemande à enfanter¹⁷. La relation avec les concepts de « devoir », « aïeux », « petits-enfants », « peuple », « sacré », « naturel », « secret » et de « mère animale » crée chez le

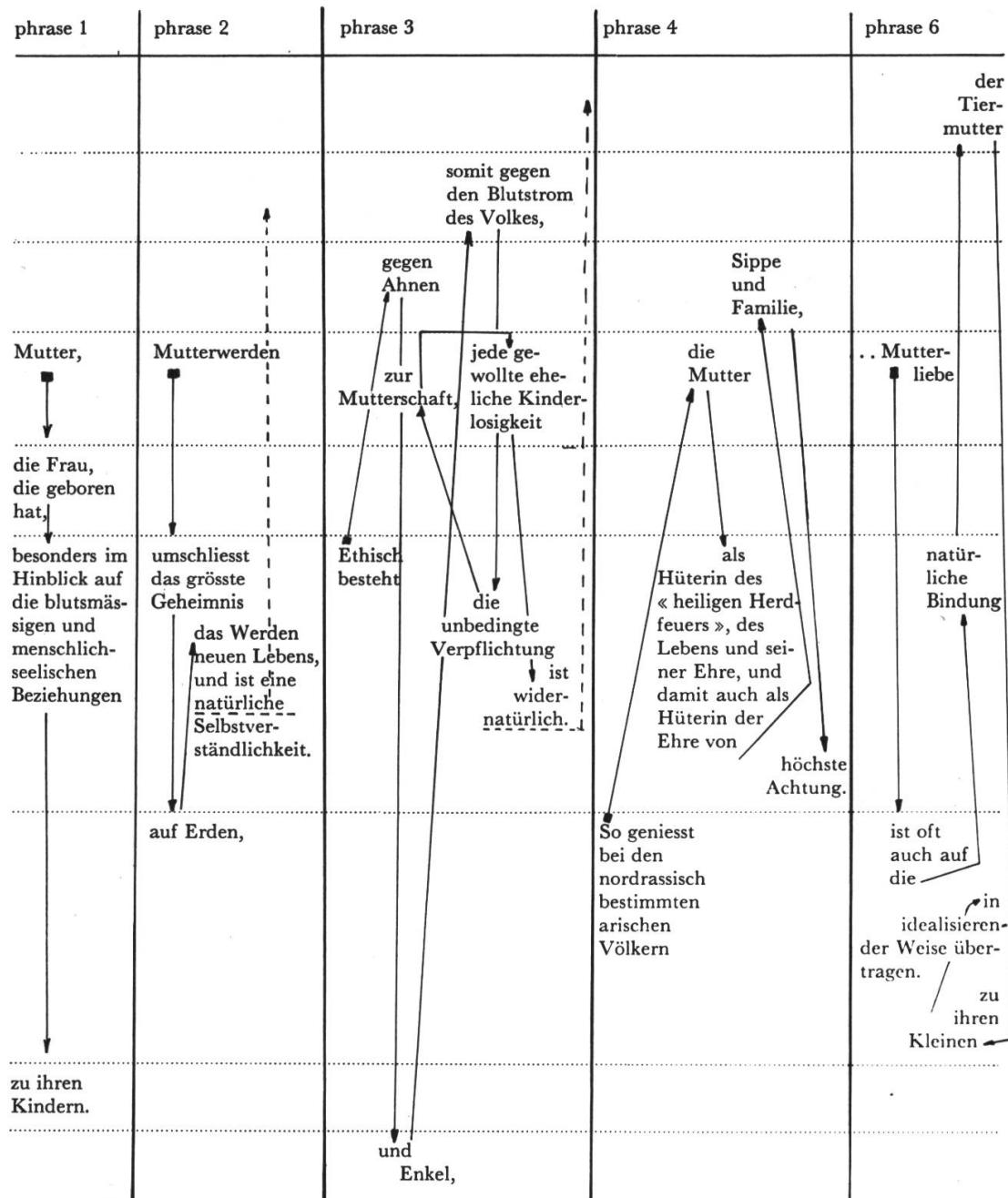


Schéma 5

lecteur des rapports supplémentaires ; le concept de « mère » est déterminé de plusieurs manières différentes, de telle sorte qu'il n'est plus compatible sémantiquement avec toute une série de contextes : dans des textes littéraires nazis on trouve facilement accompagnant le mot « mère » des mots comme « champ », « être couché », « être à genoux », « tolérer », « prier », « instinct »¹⁸. En incluant dans le concept de « mère » un nombre important d'éléments, le nazisme

force sociale qui était mise en œuvre et explique en même temps la monotonie des expositions et des anthologies nazies. Cette volonté violente de créer des systèmes de concepts se manifeste clairement par la citation d'un antonyme (ici : « le fait de ne pas avoir d'enfants ») : c'est un procédé fréquent dans cette encyclopédie et dans la stratégie nazie en général, comme on s'en souvient.

1) Opfer	2) Gemeinschaft	3) Erlebnis
Gemeinschaft 2 kämpferisch 4 Heroismus 6 ... Krieg Arbeit Volk	Kameradschaft 5 Opfer 1 Schicksal 7 Erlebnis 3 ... Krieg Arbeit Volk	Gemeinschaft 2 Kameradschaft 5 ... Krieg Arbeit Volk
4) Kämpferischer Mensch	5) Kamerad	6) Heroismus
Kameradschaft 5 Heroismus 6 Erlebnis 3 ... Krieg	Gemeinschaft 2 Schicksal 7 heroisch 6 Erlebnis 3 ... Krieg Berufsleben Volk	Gemeinschaft 2 Opfer 1 ... Krieg Volk
7) Schicksal		Schéma 6
heroisch 6 ... (Kampf)		

restreignait ainsi les possibilités d'utilisation de ce mot, il excluait les contextes qui n'entraient pas dans son optique: ceci montre la

Prenons le schéma 6 résumant les réseaux de relations des concepts. Les concepts encadrés sont les titres des articles; en dessous se trouvent ceux qui apparaissent à l'intérieur de l'article. Le concept revenant le plus souvent est celui de « communauté », il est cité dans la plupart des articles, sauf dans celui sur « Schicksal » et dans celui sur « l'homme combattant », où il est représenté implicitement par « camaraderie », car « camaraderie » comprend, d'après le Meyer¹⁹, « toujours une assez grande communauté fermée ».

D'un point de vue méthodologique on peut se demander si « communauté » peut être considéré comme composante sémantique d'un concept comme « héroïsme », au même titre que la composante « masculin » se trouve dans le concept « étalon ». « Un héroïsme authentique se sent constamment attaché à la communauté »²⁰, peut-on lire dans l'encyclopédie. Il est sans doute nécessaire d'analyser à partir de nombreux textes nazis si le mot « héros » peut être incompatible avec les contextes de « communauté » au sens nazi du terme.

Essayons de suivre un peu le concept de « communauté » à travers l'encyclopédie; en effet, il apparaît encore ailleurs. Voici par exemple quelques concepts qui recoupent celui de «communauté» au sens national-socialiste du terme : Employeur, « le National-socialisme refuse une telle dichotomie entre employeurs et salariés [...] et ne reconnaît que des membres productifs dans la *communauté* populaire... »²¹. Pitié: « Dans une véritable *communauté* il faut remplacer la pitié passive, qui souvent a pour seul résultat d'accroître la misère, par une aide active qui vise à empêcher, à supprimer cette misère. »²² Par contre d'autres concepts entretiennent avec «communauté» des rapports positifs : Travailleur, « Désignation de chaque homme créateur, aidant la *communauté* par son travail... »²³; Guerre, « forme extrême que prend la lutte de certaines *communautés* pour exister. »²⁴ Tous ces éléments sont résumés dans le schéma 7; il regroupe environ soixante articles dans lesquels le concept de «communauté» est cité pour entretenir des relations positives, négatives ou neutres avec les concepts concernés. Cette liste n'est évidemment pas exhaustive, car il n'est pas facile de traiter les sept mille pages de l'encyclopédie. Il faudrait aussi étudier plus précisément la relation de «communauté» avec les autres concepts. Mais on peut déjà affirmer provisoirement que là aussi on cherche à créer des systèmes de concepts qui fonctionnent comme une terminologie. Dans ces cas la signification des mots est transformée, non pas épisodiquement, mais systématiquement. Les mots munis du signe « plus » (+) ont en commun un élément de leur contenu: la référence à la «communauté» dans le sens fasciste. Le sens de ces mots est donc resserré, limité; ils sont retenus dans une signification spécifique par rapport au sens plus vague qu'ils avaient auparavant dans la langue quotidienne. Ils deviennent des vocables spécialisés, prennent un caractère de terminologie scientifique. Ainsi ils trahissent l'emprise d'une puissance externe sur de nouveaux domaines de la vie quotidienne, dont ils font disparaître le caractère privé. Donc les personnes qui utilisaient cette terminologie étaient

Gemeinschaft

—	±	+	+
Klasse	Eigentum	Kultur	Sitten
Gewerkschaften	Heilsarmee	Deutsche	Gruppe
Kollektiv	Geld	Arbeitsfront	Brauchtum
Gesellschaft	Friedensbruch	Betriebsgemeinschaft	Erziehung
Klassenkampf		Entfaltungsprinzip der	Opfer
Arbeitgeber		Leistung	Freiheit
Arbeitnehmer		Leistungs-	Schulung
Aufklärung		ertüchtigung	Gefolgschaft
Liberalismus		Leistungskampf der	Heroismus
Freimaurer		deutschen Betriebe	Mythus
Polizeistaat		Arbeitseinsatz	Kamerad
Frechheit		Arbeiter	Forschung
Mitleid		Organismus	Kult
Homosexualität		Fürsorge	Frömmigkeit
Gleichheit		Krieg	Jugend
Pazifismus		Kampfzeit	Eltern
Individualismus		Gesinde	Achtung
Patriotismus		Familie	Genosse
Freie Schulgemeinde		Ethik	
Mann, Thomas		Persönlichkeit	
		Führergrundsatz	
		Nationalismus	
		Nationalsozialismus	

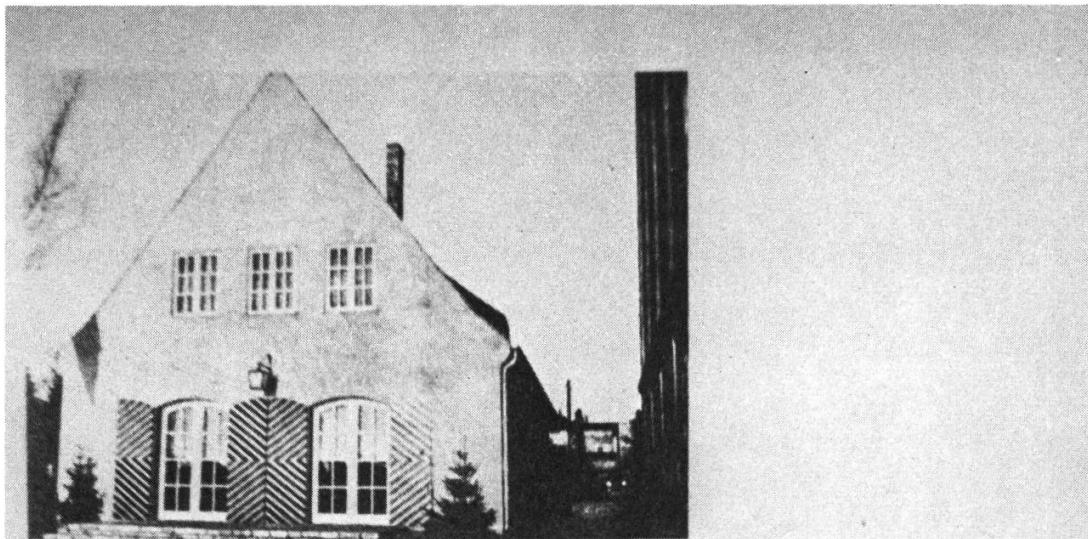
Schéma 7

dispensées de donner une traduction individuelle d'un fait ou d'une situation, d'où la forte redondance de la littérature nazie. Des gens qui acceptaient une telle terminologie se laissaient plus facilement intégrer dans une école ou dans une tradition, car dans une terminologie il y a un élément de discipline qui impose à l'adepte une certaine manière de penser plutôt qu'une autre.

Quels sont les besoins auxquels répondait un modèle de la réalité qui donnait l'illusion d'un monde facile à appréhender ? Le concept de « communauté » peut peut-être déjà nous mettre sur la voie; le désir d'appartenir à une communauté se justifie, dans les temps modernes, par le fait que les communautés de village, les grandes familles, les traditions et religions se dissolvaient peu à peu. Vient s'ajouter à cela en Allemagne l'insécurité psychologique et économique de couches sociales entières après la Première Guerre mondiale. Les transformations historiques se sont faites si rapides

ment que les couches moyennes, désécurisées, n'avaient pas le temps de les accepter. Le système parlementaire, encore inhabituel, comptait sur l'esprit rationnel des gens et était en même temps secoué par des crises économiques et politiques, il n'empêchait pas les conflits au niveau des groupes ou des intérêts individuels. Le travail était de plus en plus rationalisé et cloisonné, et interdisait ainsi de percevoir la réalité comme un tout qui a un sens — c'est ainsi que les motifs invoqués par les théories du Fascisme²⁵ éclaircissent la situation dans laquelle une « conception du monde » prétendue cohérente, un vocabulaire conçu comme un système pouvaient avoir du succès auprès d'un certain public.

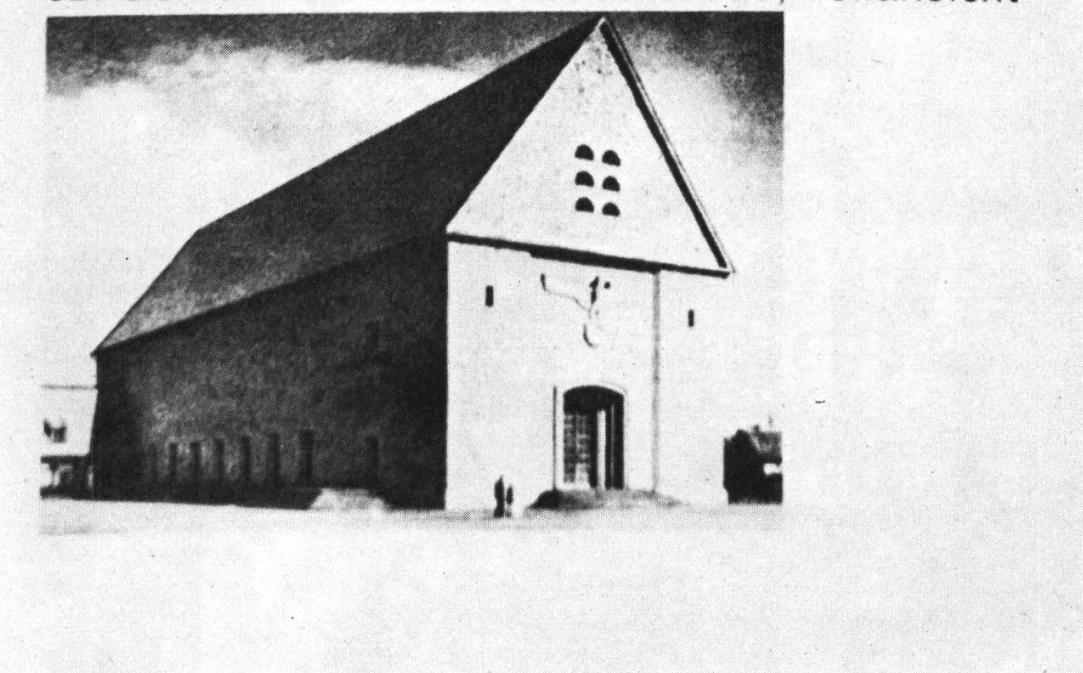
Ces points de vue semblent nous mener en dehors du domaine de la philologie, mais il est probable que c'est seulement en franchissant les limites entre les disciplines qu'on pourra saisir les éléments caractéristiques de ce sujet. En outre il ne faut pas oublier que les mots n'ont de signification réelle que dans un contexte donné et dans une situation déterminée, alors qu'isolés ils ne présentent que des virtualités sémantiques. Ainsi pour le mot allemand « grün » seul le contexte indique si on pense à la couleur, ou bien à l'état d'un fruit qui n'est pas mûr, ou bien à l'immaturité d'un jeune homme, etc. Seule la situation nous dit si la phrase « les pommes sont vertes » est une mise en garde, une recommandation, une constatation ou encore autre chose. C'est de manière analogue que le discours nazi devrait être considéré à l'intérieur de situations de communication, dans des situations qui étaient aussi partiellement structurées par des éléments linguistiques, donc par des éléments manipulés à leur tour. Comme cela n'est pas possible ici, ajoutons seulement à l'exemple de « communauté» que ce n'est pas seulement par la langue que les Nazis ont imposé une certaine représentation de ce concept, mais aussi par l'intermédiaire de l'éducation, des arts, dans les manifestations publiques, même dans le domaine du travail (bien sûr sans changement profond dans le travail lui-même). Ainsi un « office pour la beauté du travail » veillait à ce que des « foyers » ou des « maisons de camarades » soient construits pour les travailleurs comme « symbole de l'idée de la communauté de travail »²⁶. Très souvent ces bâtiments s'inspiraient d'un point de vue architectural de formes de prestige ou de tradition pré-industrielle, par exemple la forme d'une maison de maître (ill. 60) ou la forme d'une église (ill. 62) ou d'une auberge de campagne (ill. 63). Ainsi on favorisait la création de certains types de communauté et on en excluait d'autres. On peut se demander quels modes d'expression et de communication étaient privilégiés dans un tel cadre

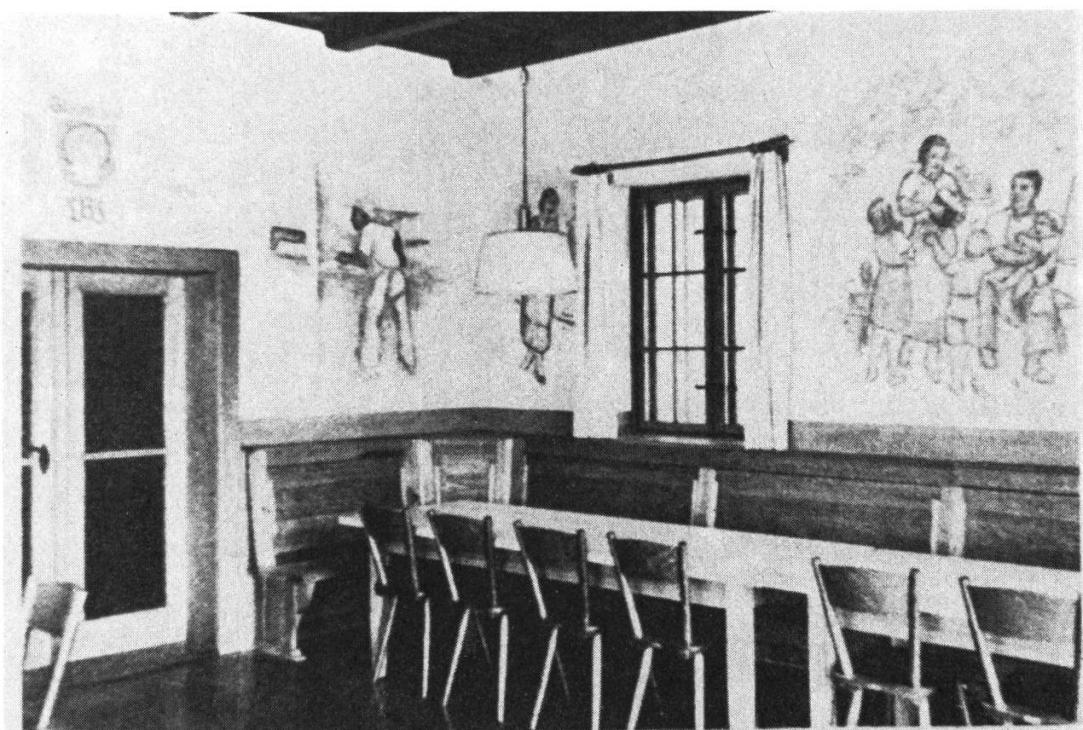


60. Amt Schönheit der Arbeit, Kameradschaftshaus der Mühle Fürstenberg in Mecklenburg, 1937

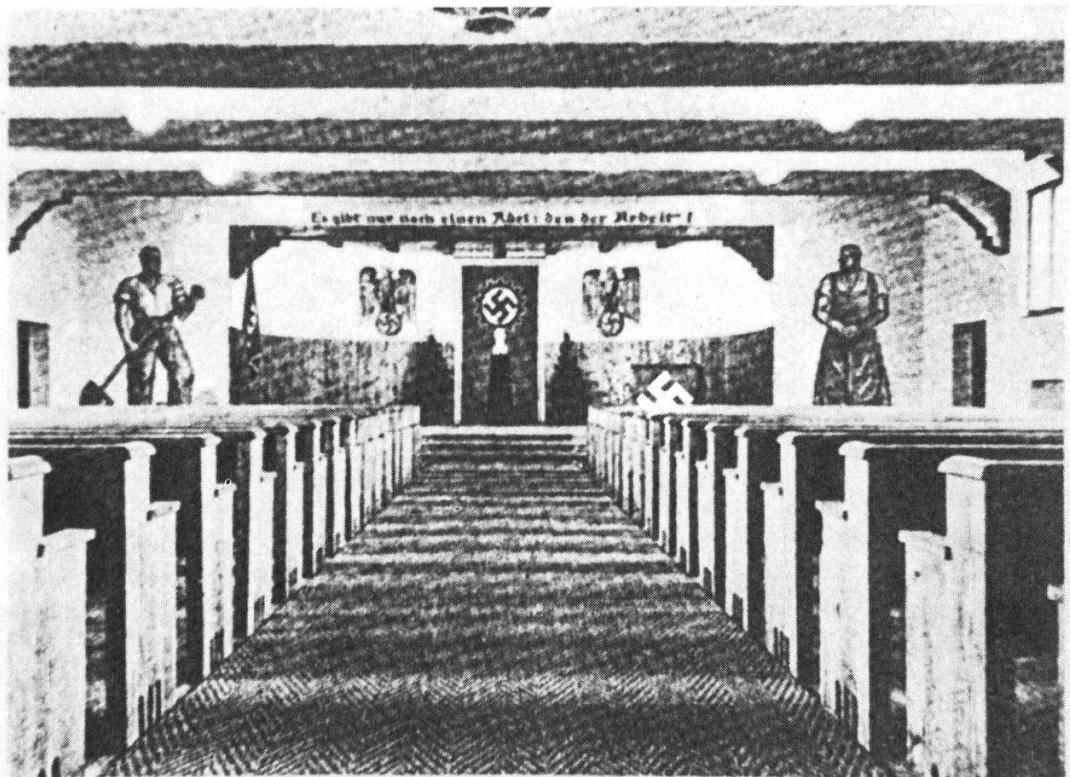


62. Gemeinschaftshaus Mascherode, Teilansicht





63. Kameradschaftshaus der Mühle Fürstenberg,
Innenraum



65. Feierraum eines Betriebs

(ill. 65), puisque dans une salle d'usine on créait l'ambiance d'une église²⁷.

C'est ainsi que les Nazis cherchaient à manipuler l'idée que les utilisateurs de ces salles se faisaient d'une communauté et ils influençaient en même temps les possibilités de communication dans une telle communauté. Par conséquent, c'est sur cet arrière-fond de manipulation du vécu que les manipulations du langage ont eu toute leur efficacité. Les textes et les mots que nous utilisons se réfèrent toujours aux modèles de la réalité acceptée dans une société de communication²⁸; le National-socialisme construisait de manière propagandiste des modèles de la réalité, linguistique et non linguistique, de manière qu'ils se confirment l'un et l'autre.

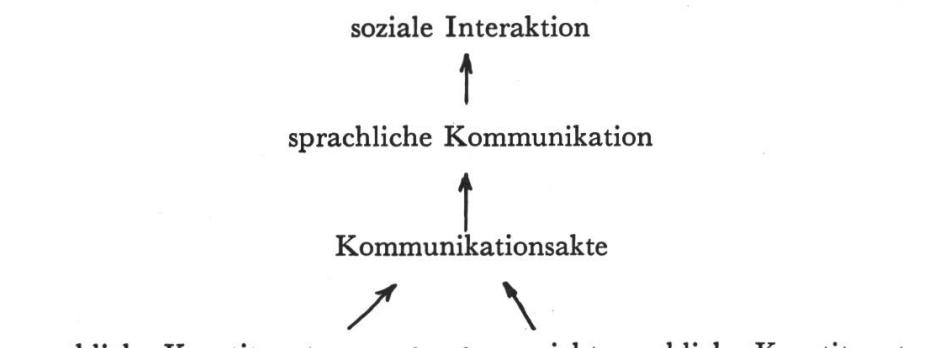


Schéma 8

Comme le rappelle le schéma 8, les signes linguistiques n'apparaissent pas isolés mais à l'intérieur d'un acte de communication, accompagnés de « constituants non linguistiques » tels que mimiques, gestes, l'action, etc. L'acte de communication a lieu entre des interlocuteurs qui sont linguistiquement, historiquement et socialement déterminés; et enfin chaque acte de communication a sa place dans le réseau des interactions sociales qui sont acceptées dans une société déterminée. Par conséquent il est important de savoir, dans la question qui nous intéresse, quelles étaient les interactions sociales dans la société fasciste et quelles relations elles entretenaient avec les stratégies verbales. On ne peut ici qu'effleurer cette question.

La société, comme nous l'avons déjà vu, n'était justement pas une « société », mais une « communauté » qui appartenait à la sphère de l'irrationalité. Dans tous les domaines, quels qu'ils fussent, un principe devait régner, une unité prédestinée qui se basait sur « un sang commun et une lutte commune, la foi en une grande idée et le devoir qu'elle impose, une 'Weltanschauung' commune »²⁹. On

se souvient que le gouvernement nazi avait très vite neutralisé le Parlement, interdit les partis et syndicats, aligné toutes les institutions. Mais l'éducation aussi, des écoles jusqu'aux universités, était soumise à ce principe, de même que les usines, et c'est pourquoi certains modes de communication comme les « discussions, critiques » et « votes » étaient défavorisés et d'autres comme « expérience / vécu », « sentiment », « silence » étaient privilégiés. Voici une citation tirée du *Meyers Lexikon* qui illustre bien tout ce qui vient d'être dit: « La conception du monde national-socialiste est fondée beaucoup plus sur le vécu, le senti et la foi, que sur l'intellect et la connaissance abstraite. La connaissance de problèmes de détail importe peu au National-socialisme, ce qui compte c'est l'attitude intérieure née d'un vécu. »³⁰ Une stratégie rationnelle avait peu de place dans ces conditions-là. Les constituants non linguistiques de la communication jouaient dans le discours nazi un rôle spécifiquement différent de celui qu'il a dans des rapports démocratiques: atmosphère de fête, lieux de réunion grandioses qui veulent donner l'illusion de l'oubli du temps. Des orateurs comme Hitler appuient consciemment leurs discours sur ces facteurs non linguistiques de la communication, et un beau-parleur académique du régime écrivait alors, en étendant vaguement le concept de langue au domaine de la communication non linguistique: « Qu'on observe Hitler pendant un discours: l'homme tout entier est parole, le Logos cherche à se révéler à travers l'homme tout entier. »³¹ Cette participation des constituants non linguistiques et des interactions sociales à la communication, dans l'irrationalité de l'Allemagne nazie, doit être aussi étudiée pour les textes écrits de cette période — ces constituants n'apparaissent pas sur le papier, mais ils ont déterminé le caractère de ce qui est sur le papier.

Walter LENSCHEN.

NOTES

¹ *Deutsches Lesebuch für Volksschulen*, 4. Band, 3. Auflage, Bielefeld und Leipzig 1941.

² *Meyers Lexikon*, 4. Band, Leipzig 1938, 1190 s. v. « Gemeinschaft ».

³ *Meyers Lexikon*, 4. Band, Leipzig 1938, 1410 s. v. « Gesellschaft ».

⁴ Ibid. 1190.

⁵ *Meyers Lexikon*, 3. Band, Leipzig 1937, 1026 s. v. « Erlebnis ».

⁶ *Meyers Lexikon*, 9. Band, Leipzig 1942, 1035 s. v. « Schicksal ».

⁷ *Meyers Lexikon*, 6. Band, Leipzig 1939, 751 s. v. « Kamerad ».

⁸ *Meyers Lexikon*, 5. Band, Leipzig 1938, 1127 s. v. « Heroismus ».

⁹ *Der Grosse Brockhaus*, 16^e édition, 12 vol., Wiesbaden 1952 et ss.

¹⁰ *Meyers Grosses Konversations-Lexikon*, 6^e édition, 20 vol., Leipzig-Wien 1906 ss.

¹¹ *Meyers Lexikon*, 3. Band, Leipzig 1937, 1026.

¹² Ibid. 910.

¹³ *Meyers Lexikon*, 6. Band, Leipzig 1939, 751.

¹⁴ Cf. note 11.

¹⁵ *Meyers Lexikon*, 3. Band, Leipzig 1937, 450 s.

¹⁶ Ibid.

¹⁷ Cf. Danzer, Paul : *Geburtenkrieg*, München 1937.

¹⁸ Cf. Loewy, Ernst : *Literatur unterm Hakenkreuz*, Frankfurt 1969, p. 114 s.

¹⁹ *Meyers Lexikon*, 6. Band, Leipzig 1939, 751.

²⁰ Ibid., 5. Band, Leipzig 1938, 1127.

²¹ *Meyers Lexikon*, 1. Band, Leipzig 1936, 503 s. v. « Arbeitgeber ».

²² Ibid., 7. Band, Leipzig 1939, 1455.

²³ Ibid., 1. Band, 497.

²⁴ Ibid., 6. Band, 1587.

²⁵ Cf. p. ex. Kühnl, R. (éd.) : *Texte zur Faschismusdiskussion*, Reinbek 1974 ; Wippermann, W. : *Faschismustheorien*, Darmstadt 1972.

²⁶ Cf. Mattausch, R. / Wiederspahn, B. : « Das Bauprogramm der Deutschen Arbeitsfront — die Umwelt der Arbeiter ». In : *Kunst im 3. Reich*, Frankfurt 1975, p. 90.

²⁷ Les illustrations selon *Kunst im 3. Reich*, Frankfurter Kunstverein 1975, Katalog.

²⁸ Cf. Schmidt, S. J.: *Texttheorie*, München 1973, p. 45.

²⁹ *Meyers Lexikon*, 4. Band, Leipzig 1938, 803.

³⁰ Ibid., 3. Band, 1027.

³¹ Kindt, K.: « Der Führer spricht ». In : *Die neue Literatur*, cahier 1, janvier 1934, p. 13.

